
L'exil de Marie-Thérèse Humbert : entre mort et renaissance

Sonia Dosoruth

University of Mauritius, Île Maurice

Ce travail nous permettra d'évaluer les répercussions de l'exil chez Marie-Thérèse Humbert. D'abord, il s'agit de comprendre le terme « exil » dans sa double définition. Le mot vient du latin *exsilium* qui veut dire bannissement (Larousse). Il peut donc faire référence à une personne qui est expulsée hors de sa patrie (Larousse) mais il peut aussi faire référence à une personne « qui, volontairement ou non, a quitté sa patrie » (Trésor de la langue française informatisé). Son origine remonterait à la loi Sempronia, qui consentait à ce qu'un citoyen romain puisse volontairement s'exiler s'il allait être victime d'une condamnation capitale (Michelet, 1831 : 229).

L'esthétique du roman *À l'autre bout de moi* (1979) relève surtout de l'analyse sociologique que Marie-Thérèse Humbert porte sur son île, devenue son ex-île. Le départ de cette écrivaine de l'île Maurice pour la France fait d'elle un sujet potentiel de l'exil. Cet exil peut être qualifié soit de volontaire soit de forcé. Ne peut-on pas voir, à travers cela, une "mort" de l'auteure lorsqu'elle quitte son île natale ? Ne serait-ce pas, en même temps, une renaissance que de vivre dans cette terre d'asile qu'est l'exil ? Au fond, l'exil n'est-il pas un passage obligé, pour cette auteure, afin qu'elle puisse rédiger un des plus beaux romans de la littérature mauricienne ?

A. L'EXIL COMME PASSAGE OBLIGÉ

L'histoire littéraire a démontré que bien des auteurs ont nourri la vision d'un espace fascinant qu'est l'ailleurs. Cet ailleurs sera associé alors à la littérature de voyage puisqu'il est intimement lié aux grandes expéditions maritimes. Le « Journal de voyage » de Christophe Colomb

(1492-1493) jette les prémices de la découverte de cet « Autre ». D'ailleurs, le mot « exotique » sera utilisé pour la première fois par François Rabelais dans le *Quart Livre* quand Xénomane, son personnage principal, sera littéralement « celui qui aime l'étranger » (Soubigou, 2007 : 7). Si la recherche des routes maritimes permet de découvrir des « nouveaux mondes » avec leur peuple ou leur culture, le temps dira si ces mêmes terres, qui sont vouées aux profonds changements et au progrès, peuvent toujours être qualifiées d'exotiques.

En effet, lorsque l'île Maurice est découverte par les Hollandais en 1598 et qu'ils la nomment *Mauritius*, « en l'honneur du Stathouder des Provinces-unies, Maurits van Naussau, prince d'Orange » (Nagapen, 1996 : 8-9), les Hollandais ne peuvent se figurer le tort que feront les rats à la plantation. Ils abandonnent très vite l'île à cause de cela. S'ensuit la colonisation française puis britannique qui marque le début du développement de l'île. Labourdonnais fera de la capitale Port-Louis le meilleur port de l'Océan Indien. Il organisera la traite négrière avec le Mozambique portugais, la côte d'Afrique (Nagapen, 1996 : 23) et Madagascar (Moutou, 1998 : 69). Le premier gouverneur anglais de Maurice, Robert Townsend Farquhar, mettra quant à lui l'accent sur la culture de la canne à sucre. Avant de quitter l'île, Farquhar enverra même au gouvernement britannique les doléances – sous formes de pétitions – des gens de couleur dirigés par le Révérend Lebrun. Ce dernier était en faveur de l'émancipation de la communauté des gens de couleur (les Créoles métis) des lois répressives et racistes en vigueur. C'est la raison pour laquelle l'abolition de la ségrégation raciale (« colour bar ») était importante ainsi que l'appel au Protecteur des Esclaves. Ce dernier sera nommé en 1829, à Maurice, afin d'assurer un meilleur traitement accordé aux esclaves (Selvon, 2005 : 195) même si, dans la pratique, la plupart des propriétaires d'esclaves empêchent leurs esclaves d'aller se plaindre. Il s'agit, d'un point de vue historique, des premières instances où le métis se sent lésé de ses droits.

Avec l'indépendance de l'île en 1968 surgit un autre pan important de l'Histoire. En effet, à cette époque où l'île accède à l'indépendance, certains Mauriciens d'origine créole croient voir dans ce changement une autre façon pour les hindous au pouvoir d'exercer leur contrôle sur eux. C'est à cette période que Marie-Thérèse Humbert, elle-même issue de la communauté créole, s'envole pour la France pour s'y installer définitivement. Exil forcé ou départ volontaire ?

Dès son entrée en matière, *À l'autre bout de moi* met l'accent sur une dualité. Le titre évoque deux entités, un « moi » et un « autre », que tout sépare. La narratrice, Anne Morin, raconte sa vie pénible de jumelle ; pénible parce qu'elle ressemble physiquement à sa sœur Nadège tout en étant à l'opposé d'elle. En effet, les sœurs sont « si semblables, si dissemblables à la fois » (1979 : 330).

Le titre est en vérité un condensé de la représentation de la société multiraciale mauricienne. Depuis l'arrivée des esclaves et des immigrants, l'île est devenue un creuset de différentes ethnies et cultures. Humbert utilisera ce sujet, traitant de l'ethnicité comme fil conducteur dans son roman. Le texte raconte la vie du couple Morin issu de la communauté des métis. Le couple a des jumelles, Anne et Nadège, qui ont « le malheur d'avoir quelques gouttes de sang noir ou indien dans les veines » (1979 : 36). Dans ce texte, Humbert met l'accent sur le fait que Philippe Morin cherche à mettre en valeur ses origines françaises tout en voulant dissimuler son métissage, comme lorsqu'il clame être : « arrière-petit-fils de Morin-le-Rouge » (1979 : 98) alors que son frère André, brillant avocat, avait « un aspect physique qui ne trahissait aucun métissage » (1979 : 23). Serait-ce là le destin qui s'abat sur Philippe Morin ?

Exilée en France, Humbert essaie de démontrer comment, quelques années avant l'indépendance du pays, une certaine catégorie de personnes vit le métissage comme un déséquilibre. Kumari Issur dit d'ailleurs que ce texte est « en rupture avec le discours politiquement correct prévalent à l'époque », en ajoutant qu'il « explore malaises, fascinations et négociations identitaires » (Issur : 2008). Humbert démontre comment, en étant dithyrambique à tout ce qui est issu du monde blanc, on parvient intérieurement à se « décomplexer » de son statut de Noir (car qui dit Noir sous-entend un passé esclavagiste, de soumission et de servilité). Pire encore, « la blonde Tante Yolande » (1979 : 23), l'épouse blanche d'André, vient davantage redorer le blason du couple Morin car, dans cette société coloniale, tout rapprochement avec la race blanche signifie qu'on se désolidarise d'une certaine manière de ses origines jusqu'à les renier : « Mais bientôt la persévérance d'André avait porté ses fruits : feignant d'oublier ses origines, presque tous les Blancs l'avaient accepté » (1979 : 23). On peut même dire que le mariage en tant qu'institution est même désacralisé car on lui donne une autre dimension où la notion de « couleur » est d'une importance capitale. Par exemple, quand Tante

Yolande épouse le métis André Morin, elle « s'effondre au rang de personne de couleur, ses parents ne murmurent plus son nom que dans la honte, quand il est impossible de faire autrement » (1979 : 22).

Frantz Fanon illustre le phénomène du Noir qui épouse une Blanche en affirmant que l'amour de la Blanche « [lui] ouvre l'illustre couloir qui mène à la prégnance blanche » (1952 : 51). Il n'est pas rare dans ce texte de constater à quel point accéder au statut privilégié d'un Blanc est d'une importance capitale. Ce faisant, cela permet à une personne méprisée par ce qu'elle croit être un statut inférieur d'exister.

L'écrivaine articule considérablement son propos sur le regard désapprobateur que la société porte sur le métis. Lorsqu'une mère repousse les fruits de ses entrailles sur le seul motif qu'ils sont « véreux » - en effet, les jumelles sont « brunes comme des terre cuites » (1979 : 116) - on ne peut que se poser la question sur les méfaits psychologiques que peut provoquer le fait d'être métis. La mère semble vivre un complexe d'infériorité quand elle s'aperçoit que ses filles ne sont pas blanches de peau. Il convient tout de même de souligner que le complexe n'est que transitoire chez elle car, plus loin dans l'œuvre, elle vivra cette fois un complexe de supériorité notamment lorsqu'elle refuse, avec son mari, « de fréquenter des gens plus mêlés qu'eux d'Africain ou d'Indien » (1979 : 29). Aussi, cette même mère ne semble pas se soucier du bonheur que peuvent vivre ses filles au quotidien. Son souci principal sera, d'ailleurs, d'éviter à ses filles de « traîner au soleil » (1979 : 25), de peur qu'elles noircissent davantage. Cela aura de sérieuses répercussions sur Nadège, qui, en grandissant, dira : « My skin is dirty » (26) ou « j'ai la peau sale ». Cette notion d'impureté de l'épiderme, sera reprise par la sœur, Anne, qui avouera avoir « mal à la peau » (1979 : 263).

Ainsi, nous devinons que, pour Humbert, l'exil est un passage obligé pour exorciser ses démons, c'est-à-dire pour s'affranchir de certains soucis ou de certaines angoisses. À travers son prisme et la distance prise pour l'exprimer, il permet en tout cas un certain détachement. En quittant son pays, on s'éloigne peu à peu des préjugés ou parti pris qui façonnent l'esprit quand on reste au pays. Le regard caustique de l'écrivaine au sujet de la communauté créole peut alors être satirique, mais cela est sans doute l'expression la plus juste de cette société mauricienne en devenir.

L'exil, en tant que passage obligé, permet également de voir sans grande difficulté à quel point le métissage est perçu comme une forme

de bestialité (1979 : 36). Humbert semble en ce sens vouloir démontrer comment le métissage est naturellement associé à une forme de monstruosité. En tant que personnage-narrateur, Anne pense même qu'à cause de l'«épiderme hâlé» des jumelles

tout leur entourage [leur] confirmait dans l'idée que c'était quelque chose de la bête en [elles], quelque chose d'immonde, qui pointait son oreille et qu'il fallait absolument soustraire aux regards » (1979 : 36).

Cette forme de monstruosité liée au métissage démontre comment les fervents défenseurs de la pureté de la race pensent que le métissage peut entraîner un certain dysfonctionnement de la société. Refuser l'autre est équivalent à se protéger contre l'intrusion du monde de cet autre dans le sien. Le métissage, pour les revendicateurs de la pureté de la race, est une métamorphose de l'homme car ce dernier devient mutant ; il faut à tout prix rééquilibrer cela afin de répondre aux exigences de la norme. Par là même, il ne faut pas que la métisse fasse une entorse aux traditions car seuls « les Blancs, eux, pouvaient se permettre quelques entorses aux convenances » (1979 : 36).

En outre, nous constatons comment ce sentiment négatif associé au fait d'être noir de peau est aussi ressenti par le fils du voisin, issu d'une famille blanche. Malgré les sentiments de Pierre Augier pour Anne, il lui avoue comment être avec une métisse symbolise un but qu'il doit atteindre. Pour lui, « [Anne] seule pouvait [l'] aider à franchir les derniers obstacles, à balayer les derniers scrupules » (1979 : 161-162). Le roman permet également de voir à quel point certaines idées, probablement ancrées dans l'inconscient collectif, dépassent l'entendement. Ce n'est sans grande difficulté que nous comprenons comment Pierre se fait le porte-parole d'un sentiment qui lui a été transmise de son environnement proche, où le « gène de la pure blancheur » (Cunniah et Boolell, 2000 : 151) semble être le maître-mot. Cette réaction de Pierre Augier définit son caractère égoïste voire cruel. Cet instinct de survie et d'importance de soi tend à le rendre conservateur, tout en oubliant que son existence dépend aussi de celle des autres. N'est-il même pas un peu provocateur en disant à Anne : « Tu ne comprends pas que si ce Français épousait Nadège, il me serait plus facile de te présenter à mes parents ? » (1979 : 211). Pierre Augier nous paraît, à travers cela, être d'une extrême perversion. Le manipulateur qu'il est joue avec les sentiments d'autrui en remuant le couteau dans la plaie. Cette plaie, au sens figuré, fait référence à la profonde souffrance morale que d'être considérée une rejetée de la société. On peut dès lors considérer la marginalisée comme étant la

victime d'une punition divine quand aucune autre alternative peut expliquer son cas. Marquée par le rejet subi depuis son enfance, par tous ceux qui sont censés lui apporter de l'affection (sa mère, son père et Pierre Augier), Anne adoptera au final le même réflexe que son père, comme lorsqu'elle dit : « Je m'appuyais sur le racisme de Philippe Morin, quelle sécurité le racisme, quel merveilleux garde-fou » (1979 : 244).

B. LA MORT COMME MOTIF LITTÉRAIRE

En insérant dans son roman d'importantes références au contexte multiethnique du paysage mauricien, Marie-Thérèse Humbert ne peut éviter une thématique qui est très présente dans l'ensemble de la littérature francophone mauricienne, en l'occurrence la mort. Si le père de la littérature mauricienne, en l'occurrence, le Français Bernardin de Saint-Pierre, « tue » son personnage Virginie, dans *Paul et Virginie* (Bordas : 1964), les raisons pour lesquelles d'autres morts s'ensuivent varient. Il ne s'agit plus de la mort causée par le fait que l'homme s'éloigne de son cadre naturel, comme dans *Paul et Virginie*. Les raisons divergent désormais davantage.

La littérature coloniale met l'accent, de manière précise, sur le thème de la mort – mort du personnage de descendance africaine ou d'origine indienne. Il s'agit souvent de l'enfant ou de la femme qui meurt. Nous pouvons répertorier la mort de Marie dans le conte « Marie », issu de *Petits Contes Tristes* d'Auguste Maingard (Maingard, 1922). Le personnage-enfant Marie meurt aussi bien que Paule dans « L'inutile sacrifice », un des autres contes du même collectif. Humbert, ayant vécu pendant la période coloniale et situant son texte à cette époque, semble influencée par le même motif. La mort hantera son roman.

Si Humbert quitte son île pour s'installer définitivement en France, n'est-ce pas là déjà le symbole de la mort même qui marque la fin de la vie passée dans son pays d'origine ? L'auteure rompt le cordon ombilical avec son île où elle est née. Elle va, certes, permettre de faire revivre des images liées à son passé, par des références bien précises à des lieux comme la maison familiale de Quatre-Bornes, la boutique d'Ah-Ling ou encore le campement de Mme Morin situé au bord de la mer. Ce sont des réminiscences décrites par une personne qui a

nécessairement connu des tels endroits tant la description est réaliste (une analyse de la boutique d'Ah-Ling expliquera, plus loin, ce constat).

Si cette mort y est symbolique, elle est malgré tout présente de manière concrète dans l'œuvre. La mort du couple Morin et celle de Nadège concourent à mettre en évidence un message spécifique que fait passer Humbert. Fatalité ou choix délibéré de l'auteure ? On peut penser que ce texte démontre des références aux deux présupposés. D'une part, nous sommes presque nés condamnés, comme dans le cas des jumelles, qui naissent, pour entendre dire de leur mère : « ... quelle affreuse déception ! Les bébés sont des filles. Et le pire, c'est qu'elles sont dorées comme de petites terre cuites » (1979 : 116). D'autre part, on pourrait croire à un choix délibéré de l'auteur de démontrer les méfaits du racisme dans la société mauricienne. Cette force destructrice fera que personne n'échappera à la mort.

La mort est donc sûre chez certains des personnages de l'œuvre de Marie-Thérèse Humbert. Par exemple, Mme Morin est l'incarnation même de la mort. Tout en elle évoque la souffrance et la mort. Orpheline de mère, elle est placée à l'internat, son père s'étant remarié. Le jour de ses sept ans, elle attend avec excitation son père, qui ne viendra jamais : »Elle [Mme Morin] disait d'une voix neutre : que voulez-vous, Père venait de se remarier, il n'avait pas la tête à ça » (1979 : 4). Comble de malchance, elle épouse Philippe Morin, qui, ayant une disposition pour l'alcool, « dégueulait en rentrant » (1979 : 49). La vie d'épouse de Mme Morin semble inexistante avec cet homme égoïste, tant et si bien que « cette poupée au ressort cassé » (1979 : 38) portera symboliquement un châle noir, signe constant du deuil de sa vie de d'épouse. Personnage recroquevillé sur lui-même, Mme Morin semble insensible à tout. Elle « n'aime [plus] les couleurs » ou les « odeurs » (1979 : 73), elle est comme une « sorte de cadavre » (1979 : 79). Tout en elle est tourné vers la mort, n'échappant pas, de ce fait, à la représentation schématique et systématique, du personnage féminin de la littérature francophone mauricienne qui meurt.

Nadège, personnage dynamique au caractère fort, semble moins un personnage qui aurait pu connaître une fin tragique que sa sœur, par exemple. Si Nadège peut donner cette impression, c'est parce qu'elle profite des plaisirs de la vie. Avec « ses ardeurs de sauvageonne » (1979 : 18), « tout en elle était tourné vers la vie et le renouvellement » (1979 : 392). Ne se contentant pas de se cantonner dans son milieu, elle est celle qui s'ouvre aux autres, par exemple, en se « [laissant]

reprendre au charme des rites païens » (1979 : 248) en participant à la fête *Divali*. Elle n'hésite pas à accompagner la bonne, Sassita, au temple lors de la cérémonie de marche sur le feu, ce qui lui vaudra d'être réprimandée par sa mère : « Quand Sassita sortit, il fallut que Mère giflât Nadège pour obtenir d'être obéie » (1979 : 249). Elle s'habille comme une « lascarine » (mot à connotation péjorative à Maurice pour faire référence à une musulmane) (1979 : 141) et faisant « criard, indien » (141). Elle portait des bracelets que la femme du chinois, Ah-Ling, qualifie de mauvais goût en disant : « Mamselle Nadège met trop de bracelets, je le lui ai déjà dit... » (1979 : 144). Nadège est celle qui sort de la norme car elle est et « reste l'Orientale » (1979 : 331). D'ailleurs, ne va-t-elle pas tomber enceinte du jeune politicien Aunauth Gopaul, « L'indien interdit » (1979 : 299), cet « arrière-petit-fils de coolie » (1979 : 307) par défi ? Défier l'autorité – ici la société, outre le père – relève après tout de son trait de caractère, comme l'affirme sa jumelle Anne : « Car, de plus en plus, elle me délaissait, filant dès après le déjeuner et ne rentrant que pour le dîner, sans un mot d'explication, décoiffée et ricuse » (1979 : 118). Lorsque Paul Roux, le Français, la rencontre pour la première fois, elle tient un discours propre à une personne arrogante. Elle « croit que [l'ennui] commence déjà » (1979 : 200) en l'écoutant parler. Mais, peu à peu, Nadège « [perd] de son aplomb » (1979 : 142) et son habituelle agressivité s'effrite, ce qui laisse présager une mort certaine.

En revanche, le personnage féminin qui semble basculer de la mort à la vie sera la narratrice et sœur de Nadège. Anne Morin est la femme la plus complexe de ce roman. Dès le début de l'histoire, en effet, elle vit dans l'ombre de Nadège. D'ailleurs, elle avoue clairement être la réplique de sa sœur : « Je me vois double... « je » n'existe qu'en tant que couple » (1979 : 68). N'assumant pas autant sa personnalité que Nadège, Anne avoue « l' [imiter] de [son] mieux » (1979 : 88). Elle se sentira défavorisée par son père lorsqu'à table, avec Paul Roux, le Français, Philippe Morin n'hésite pas à dire que Nadège est son « double au féminin » (1979 : 200). Pour celle qui se voit quotidiennement face à des rejets et des refus, le combat à l'intérieur d'elle-même est unique : se battre pour « être dans la norme » (1979 : 102). Comment alors mener une vie « normale » lorsqu'on est, dès la naissance, comme sous l'emprise d'une si grande malédiction tel un personnage de l'Antiquité grecque. L'analyse de ce personnage nous permet de comprendre qu'au final, Anne peut être la seule femme à

avoir radicalement changé le cours des choses dans sa vie. Elle décide de ne plus se cantonner dans le rôle de fille rejetée de toutes parts et prendra courageusement la place de sa sœur auprès d'Aunauth Gopaul, à la mort de sa sœur. Le mot 'mort' prend une autre tournure car cette vie nouvelle qui s'annonce pour Anne est en même temps la mort de l'ancienne ; celle qui l'étouffait et ne lui permettait pas de s'épanouir.

C. LA RENAISSANCE DANS L'ÉCRITURE HUBERTIENNE

Si douleur, angoisse et souffrance semblent au centre de l'entreprise littéraire dans *À l'autre bout de moi* de Marie-Thérèse Humbert, notre analyse nous permet de voir à quel degré celles-là sont présentes, notamment chez les personnages. Néanmoins, « renaître » ou « revivre » suppose une mort qui est survenue. Aussi, il faut que l'environnement dans lequel évolue la personne qui renaît aussi bien que des instances spécifiques proposent des structures qui permettent à cette renaissance de se concrétiser. Dans le cadre de cette analyse, nous allons orienter notre propos vers un lieu hautement symbolique, à savoir l'arrière-boutique du Chinois Ah-Ling. Cette boutique est un endroit capital dans l'élaboration de l'œuvre de Marie-Thérèse Humbert car elle incarne bien plus qu'un havre de paix pour les filles Morin. Elle est bien l'endroit par excellence qui donne lieu à la renaissance.

L'arrière-boutique d'Ah-Ling est la représentation opposée de la maison quatre-bornaise des Morin. Le premier chapitre décrit la maison comme ayant des « cloisons de bois pourri » (1979 : 15), pouvant ainsi, dès l'incipit du roman, expliquer le caractère souvent sombre des personnages qui l'y habitent. Au sens propre, ce « bois pourri » est nuancé quelques lignes plus loin, par la narratrice qui précise que sa sœur et elle étaient « noires et sauvages » (1979 : 15). Bien vite, le lecteur est amené à comprendre que ce texte favorisera entre autre une étude sociologique, tant l'auteure a une préférence pour le sujet. Toute l'histoire abordera la problématique liée à la couleur de l'épiderme dans le contexte pluriculturel qu'est l'île Maurice. Le deuxième chapitre accorde une large part à la définition de la boutique. D'abord, c'est un lieu où les « odeurs d'épices s'entremêlent à des saveurs salées, et souvent à d'infâmes relents issus de l'arrière-cour, permettant l'atmosphère d'indéfinissable » (1979 : 56), ce qui donne à ce texte cette dimension essentiellement exotique. Et puis, la boutique offre une

possibilité unique d'ouverture sur le monde. Elle regorge d'objets hétéroclites qui, eux-mêmes, sont des représentations de différentes cultures présentes dans l'île :

Des cahiers neufs, *made in Japan...* Des statuettes de la Vierge y côtoient de gros Buddhas bienveillants. Çiva même, parfois, étend là ses multiples bras, comme s'essayant à la pose qui conviendrait le mieux à sa dignité, ou Vichnou, endormi sur son serpent, se prépare à l'un de ses incroyables avatars tandis que saint Georges, cuirassé de cotte de mailles, terrasse un dragon dont la langue rouge et fourchue souffle le feu. Que de merveilles pour des enfants que la fortune n'a pas gâtées ! (1979 : 56).

Cela permet aux filles de découvrir la magie des différentes cultures qui cohabitent dans l'île. Elles vont même considérer cette boutique comme leur « deuxième foyer » (1979 : 57), ce qui leur permet d'épancher leur soif de mal aimées. En effet, si les filles semblent rejetées par leurs proches :

Ah-Ling c'était bien plus : l'Hospitalité, le Rêve Incarnés. Plus familier que celui de nos proches parents, son sourire venait à notre rencontre dès que nous franchissions le seuil de son antre magique. (1979 : 57).

La boutique est un refuge précieux pour les jumelles, leur permettant d'être elles-mêmes, sans avoir à se soucier de l'opinion publique. L'espace restreint de la boutique, qui pouvait donner l'impression d'un espace dysphorique, est au contraire euphorique. Il leur permet de s'épanouir. C'était probablement le seul endroit où Anne et Nadège se sentaient protégées, en opposition au « quatre cloisons muettes » (1979 : 64) de leur maison. Aussi, lorsqu'une grande partie du toit de la boutique est emportée par le cyclone, « tout l'intérieur de la boutique était exposé à nu, une chose affreuse, une véritable profanation » (1979 : 409), tellement les filles ont sacralisé cet endroit. Il sera à présent à Anne de se chercher « un autre asile à [sa] mesure » (1979 : 409). Le mot 'asile' cadre ici parfaitement avec le sujet que l'on aborde à savoir l'« exil » car le mot asile sous-entend que les filles s'exilent volontairement dans cet endroit qui leur offre une sérénité absolue. Cet asile leur confère une armure, afin de résister à l'« agression de cette civilisation européenne qui méprise ce qui n'est pas elle » (1979 : 90). Serait-ce parce que le Chinois, « ancien sujet de l'Empire céleste » (1979 : 6), se sent solidaire des filles, comme dans : « Y avait-il entre lui et nous une sorte de solidarité dans la déchéance fièrement consentie ? » (1979 : 63). Cela peut bien être le cas mais il est intéressant de noter que, contrairement aux métisses Morin qui vouent une admiration sans limite pour les Blancs, Ah-Ling n'était pas

complaisant avec les « blancs, métis ou mulâtres aisés » (1979 : 61). Nous notons en passant l'utilisation de petites lettres 'b' et 'm' pour qualifier les gens de ces communautés, ce qui démontre que Humbert montre bien la nuance entre l'importance accordée aux blancs et aux mulâtres par Ah-Ling et les Morin. Une image similaire est faite du Chinois dans *Les Quartiers de Pamplemousses*, d'Alain Gordon-Gentil (1999). Lorsqu'un Hindou, Gros lipié, et un Musulman, Dawood, cherchent à se bagarrer dans la boutique chinoise d'Ah Ko, à la veille de l'accession de l'île Maurice à l'indépendance, car « les hindous [étaient] pour l'indépendance de l'île, les musulmans et les créoles [voulaient], en majorité, demeurer colonie anglaise... » (Gordon-Gentil : 1999, 36), le Chinois dira franchement : « Pas cose politique ici. Ici vine manger boire. Ici, tout roupies rond », ce qui signifie « On ne fait pas de la politique ici. Ici c'est un endroit pour manger et pour boire. Tout le monde y est traité de la même manière » (Gordon-Gentil : 1999, 39). Cela, pour rappeler que le Chinois ne fait aucune différence lorsqu'il s'agit de clients. Tout ce qui importe, c'est son travail de commerçant. Chez Humbert, cependant, le Chinois est, malgré tout, mal perçu par les femmes issues d'autres communautés :

Le Chinois assis derrière son comptoir tandis que leurs hommes à elles trimaient pour quelques sous dans les champs de canne ; le Chinois gras et blanc alors que leurs hommes, maigres et musclés, étaient de la couleur du sol qu'ils cultivaient ; le Chinois dont les yeux mi-clos semblaient esquisser un perpétuel sourire devant leur visage de tragédie » (1979 : 60-61).

Cet espace de désir qu'est la boutique est ce qui provoque une renaissance chez Anne et Nadège, elles qui, depuis longtemps, semblaient mortes, un peu aussi comme leur mère.

La renaissance des personnages se fera d'abord, de manière particulièrement évidente, chez Nadège. Anne constate, après la mort de sa mère, « comme une flambée d'élan vital » (1979 : 107) chez Nadège comme si l'état constamment maladif dans lequel la mère s'enferme ne permette pas à Nadège de s'épanouir. Pour la femme libre qu'elle est, célébrant Divali, allant à la cérémonie de marche sur le feu, ou s'habillant à l'orientale, sa mère représente aussi cet obstacle qui l'empêche de pouvoir faire différemment des autres métisses créoles de son milieu. Pour Mme Morin, et il ne fallait pas se démarquer davantage du peu de la culture française qui leur restait.

Cependant, cette liberté n'aura pas de limite. Du moins, Nadège ne saura pas respecter les limites que lui impose la société bien pensante.

C'est ce qui entraînera sa chute. Elle tombera amoureuse d'Aunauth Gopaul, politicien indo-mauricien et frais émoulu d'une université britannique, malgré le mépris de son père à l'égard de l'Indien : « Le père de « ça » marchait en langouti et crachait dans les rues... » (1979 : 290). Enceinte de cet Indien, elle mourra d'une hémorragie, en voulant se faire avorter.

La renaissance d'Anne se fait, au départ, à travers le rapprochement avec son voisin Pierre Augier, issu de la communauté blanche. Or, un jour, Pierre Augier lui avouera qu'il la fréquente afin de lui permettre de braver les interdits de la société. Cette première déception dans sa vie amoureuse est peut-être une des raisons qui vont l'aider à sortir de cet environnement on ne peut plus ghettoïsant où elle évolue. Aussi, nous constatons qu'Anne, qui a toujours vécu dans l'ombre de sa sœur, le faisait avec une certaine admiration pour elle. Il y a, par exemple, une image de perfection qu'Anne se fait de sa sœur, comme lorsqu'elle est malade et que Nadège est en pleine santé. Cette image parfaite va toutefois s'effriter lorsque Nadège tombera enceinte de l'Indien. La rupture Anne-Nadège se fait alors sentir : « Mais en la regardant, je sais que j'étais arrivée là où j'avais voulu : à l'extrémité de la souffrance et l'autre bout de moi » (384). Cette rupture marque la fin de ce qui, tout au long de l'histoire, annonce une impossible gémellité. Anne renaît alors. Prenant goût à la vie après le décès brutal de sa sœur, elle se projette dans la représentation de sa sœur. Avec une certaine assurance qu'on ne lui connaît pas, elle va même affirmer ne pas être en mesure de se « cantonner dans le monde d'un mariage de raison » (1979 : 380). Elle prend, dès cet instant, un nouveau rôle, celui de la femme qui n'est plus une adolescente en quête de son identité. Elle prendra la place de sa défunte sœur auprès d'Aunauth Gopaul. La renaissance d'Anne se fait en même temps que celle de l'arrière-boutique d'Ah-Ling qui, « dans un ou deux ans, à force de patience, d'économie et de travail... aurait repoussé, elle étendrait de nouveau les ramifications de son règne économique à travers le quartier » (1979 : 412).

CONCLUSION

L'analyse de cette œuvre nous a permis de constater le pouvoir de l'exil sur l'écrivaine qu'est Marie-Thérèse Humbert. Ayant elle-même grandi dans une île pluriethnique où la société porte un regard

particulier sur l'identité et surtout le métissage, il va de soi que tout ce que l'auteure ressent et partage avec son lectorat soit empreint de nostalgie et de vérité. L'écriture humbertienne n'est pas particulièrement teintée de fausses prétentions. L'île de son enfance a permis à Humbert de porter un regard parfois caustique, parfois humoristique voire triste sur la société. Cette exilée permet de voir comment, dans l'île Maurice de la période pré-indépendance, le refus de combattre l'injustice, de l'acceptation de soi et, de l'Autre, ne peut qu'entraîner la mort. En revanche, ceux qui ont un esprit d'ouverture et qui comprennent le besoin vital de changement dans la société, seront ceux qui s'adapteront le mieux aux changements. Ceux qui évitent de « mourir » comme les autres, cela en quittant leur vie passée et en acceptant de s'intégrer à la nouvelle vie, garantissent une chose : la renaissance de l'âme même. Tout comme Humbert qui renaît en exil, celui qui décide de rester dans son pays doit nécessairement accepter le changement qui s'opère au sein de cette même société.

Ouvrages cités

- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Jacques-Henri, *Paul et Virginie*. Paris : Bordas, 1964.
- BOOLELL, Shakuntala et CUNNIAH, Bruno. *Fonction et représentation de la Mauricienne dans le discours littéraire*. Rose-Hill : Mauritius Printing Specialists, 2000.
- FANON, Frantz. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952.
- GORDON-GENTIL, Alain. *Quartiers de Pamplémousses*. Paris : Julliard, 1999.
- MAINGARD, Auguste. *Petits contes tristes*. Port-Louis : The general Printing and Stationery, 1922.
- MICHELET, Jules. *Histoire romaine*, Tome 2. Paris : Hachette, 1831.
- MOUTOU, Benjamin. *L'île Maurice, vingt-cinq leçons d'histoire (1598-1998)*. Riche-Terre : Alfran Co. Ltd, 1998.
- NAGAPEN, Amédée. *Histoire de la colonie, île de France – île Maurice, 1721 -1968*. Port-Louis : Diocèse de Port-Louis, 1996.
- SELVON, Sydney. *A comprehensive history of Mauritius, from the beginning to 2001*, Port-Louis : Mauritius Printing Specialists (Pte) Ltd, 2005.
- LAROUSSE, www.larousse.com/en/dictionnaires/francais/exil/32134
- ISSUR, Kumari. « Marie-Thérèse Humbert ». Mis en ligne le 18 novembre 2008. <http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/humbert.html>
- SOUBIGOU, Gilbert. « La littérature de voyage et l'évolution du regard sur l'Autre et l'Autre. Conférence prononcée dans le cadre de l'exposition : « Les carnets de voyage de Max Radiguet (1816-1899) Ecrivain et illustrateur landernéen. 2 juin 2007. Mis en ligne le 27 octobre 2007. www.ville-landerneau.fr/vars/fichiers/pub_defaut/conference_GSoubigou.pdf.